



## L'ÉTOILE DE BETHLEEM

On s'apprête à l'Observatoire, à étudier avec soin un phénomène qui doit se produire cette année. Une sixième étoile va venir s'ajouter aux cinq étoiles de la constellation de Cassiopée. C'est, paraît-il, la septième fois seulement que l'on verra briller cet astre depuis le commencement de l'ère chrétienne. On prétend même, dans le monde des astronomes, que cette étoile est celle qu'on a appelée l'étoile de Bethléem et qui jouirait de la curieuse particularité de n'apparaître que tous les 270 ans.

\* \* \* \*

## LES FILTRES

On emploie souvent le sable comme matière filtrante; cependant son action est essentiellement différente de celle du noir animal, et il est bon d'en faire l'observation.

Le sable laisse passer les matières organiques, surtout dans les filtrages rapides. Il ne faut pas s'en servir pour filtrer les eaux suspectes, à moins que les eaux n'aient à faire un long parcours à travers la couche filtrante. Sous l'influence de l'oxygène, les eaux perdraient alors peu à peu leurs matières organiques. Mais le meilleur filtre est évidemment le noir animal ou, à un degré moindre, le charbon de bois. Les matières organiques et les sels tenus en dissolution dans l'eau sont retenus dans une grande proportion.

\* \* \* \*

## MOYEN POUR BIEN SÉCHER LES CHAUSSURES

Nous étions à la campagne, un soir, en compagnie de ma vieille tante, et, pris par une terrible pluie d'orage, nous entrâmes tous avec des chaussures tellement mouillées qu'il paraissait impossible de les reprendre le lendemain... Et nous n'avions tous, n'étant pas chez nous, que cette seule paire de bottines en cuir... Si nous les mettions auprès du feu, elles se rétréciraient et seraient perdues.

—Est-ce qu'il n'est pas possible d'avoir ici de la farine d'avoine? demanda ma vieille tante à la maîtresse de la maison. Sur sa réponse affirmative, et la farine apportée, on en remplit toutes nos bottines et les bottes masculines.

Le lendemain matin, la farine, gonflée, avait absorbé toute l'humidité de nos chaussures, et nous pûmes les reprendre sans le moindre inconvénient.

Ma vieille tante fit recueillir toute cette farine dans un sac, que l'on mit sécher auprès du feu, et elle pourra servir d'autres fois encore, dans les mêmes circonstances.

\* \* \* \*

## CARTE DU CIEL

Les préparatifs de l'exécution de la carte photographique du ciel, qui va donner dans deux ou trois ans la position exacte, pour la fin de ce siècle, de trente à quarante millions d'étoiles, se poursuivent très activement, depuis 1887, dans les dix-huit observatoires des deux hémisphères associés pour ce travail. Ils seront bientôt terminés. Cette œuvre considérable, due à l'initiative de l'Observatoire de Paris, où se sont réalisés les progrès dans la photographie stellaire qui l'ont rendue possible, va être entreprise partout à la fin du printemps prochain, immédiatement après la troisième et dernière réunion du comité international convoquée à l'Observatoire de Paris, le 30 mars 1891.

M. Bischoffsheim, membre de l'Institut, ayant appris que, par manque de budget spécial, le comité international ne pouvait faire construire un appareil de mesures indispensables pour les dernières expériences, a spontanément adressé au pré-

sident du comité, M. le contre-amiral Mouchez, la somme de dix mille francs nécessaire à la construction de cet appareil. C'est un nouvel et important service rendu aux sciences par M. Bischoffsheim.

## UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Dans les premiers jours du printemps de 18...., j'étais à Naples, la ville merveilleuse qui se mire dans l'azur de sa baie féérique, entre le Pausillippe en fleur et le Vésuve au blanc panache, sous un ciel toujours pur et rayonnant.

Un de mes plus grands plaisirs était d'aller seul, dans un léger canot à la voile bariolée, voguer sur les flots bleus, pour atterrir tantôt à cette magie de la nature qui s'appelle Sorrente, en fredonnant le refrain fameux :

Sorrente, Sorrente  
Sur ta rive odorante

Les jours passent riants et clair....

Tantôt sur les rivages enchantés de Pouzzole ou de Baïa, ou bien aux bords, aujourd'hui désolés, de la ravissante Ischia.

Je ressentais d'indicibles ivresses, sur mon frêle esquif, à me trouver seul entre le ciel et l'onde, admirant de toute mon âme émue de reconnaissance, la splendeur du Créateur dans les splendeurs de la création.

Je m'oubliais ainsi pendant de longues heures sur la vague écumeuse, dans la contemplation et la rêverie, n'ayant d'autres témoins après Dieu que les alcions aux ailes blanchâtres.

Un jour, je m'oubliai si profondément au berce-ment de l'onde, dans ma méditation solitaire, que je ne vis pas poindre à l'horizon, du côté de l'île de Procida, un nuage noir et menaçant. Il accourait avec une vitesse vertigineuse, dévorant pour ainsi dire l'azur du ciel, et recouvrant la nature d'un immense voile de deuil.

Lorsque je compris le danger, je voulus fuir sous le vent et gagner la côte en devançant l'orage; mais il était trop tard : la tempête éclata comme la foudre, terrible, sinistre; vingt fois, quoique j'eusse cargué la voile, je faillis être englouti.

Je recommandai mon âme à Dieu, tout en m'efforçant de tenir bon contre la tourmente; lutte aussi acharnée que stérile, le canot était effroyablement secoué par les vagues en fureur, et la rame était impuissante.

J'allais perdre courage et renoncer à l'espoir, lorsque, à travers la brume orageuse, il me sembla percevoir une barque de pêcheur, vigoureusement menée, qui de la côte se dirigeait vers moi. Il fallait un sentiment bien puissant d'humanité, un courage réellement héroïque, pour affronter ainsi la mort afin de sauver la vie à un inconnu.

Avec quelle effusion de gratitude, je suivais du regard la barque du salut; avec quelle joie je m'aperçus qu'elle se rapprochait de mon chétif canot, malgré les déchaînements de la tempête!

Vaine espérance! Je vis tout à coup s'avancer, avec une effrayante rapidité, une formidable montagne d'eau, qui retomba brusquement sur moi comme une avalanche de mort....

Lorsque je repris mes sens, j'étais chaudement couché sur un lit rustique, dans une humble chambre tapissée d'images pieuses, où flambait un grand feu, devant lequel séchaient mes vêtements.

Un homme, un pauvre pêcheur, me regardait avec une expression vive d'affectueuse sollicitude.

—Etes-vous mon sauveur? dis-je en lui tendant les mains.

—Le bon Dieu l'a permis! répondit-il avec une touchante simplicité. Mais parlons bas, signor, de peur de réveiller les petits qui dorment là au pied de votre lit.

—Ce sont vos enfants?

—Oui, Piéto et Paolo, mes deux chères consolations depuis que le bon Dieu m'a repris ma pauvre bonne Mariola, leur mère.

—Comment vous appelez-vous?

—Gennaro Vacca, signor, pour vous servir.

—Oh! vous m'avez déjà servi, mon cher et vaillant sauveur, et les paroles me manquent pour vous exprimer mon admiration et ma reconnaissance.

Quel cœur d'or que ce brave Gennaro! J'eus toutes les peines du monde à lui faire accepter tout ce que j'avais d'argent à Naples.

—Je prends cela, me dit-il avec une fierte affectueuse, puisque vous le voulez, mais seulement pour mes deux petits. Si je venais à mourir, moi aussi, ils seraient seuls au monde! Votre présent me permettra de mourir en paix, et à eux de vivre plus heureux que leur père.

Ils étaient charmants, les "deux petits", avec leurs grands yeux noirs et leur teint déjà bistré. L'aîné avait cinq ans, le plus jeune en avait quatre; je les avais pris en affection et j'allais souvent m'amuser de leurs jeux, et aussi me reconforter l'âme de leur piété naïve et touchante.

Quand je quittai Naples, ils pleurèrent comme leur excellent père en m'embrassant, je promis à Gennaro de lui écrire, et je tins promesse, mais je ne reçus pas de réponse; je récrivis plusieurs fois sans être plus heureux; puis mes lettres cessèrent.

Six ans se passèrent au bout desquels l'envie me vint de revoir Naples.

Mon premier soin fut de courir chez mon sauveur; la chaumière du pêcheur était vide et visiblement abandonnée.

Je fis de nombreuses démarches pour arriver à savoir ce qu'étaient devenus Gennaro et ses enfants, mais sans aucun résultat.

Une nuit, je gagnais à pied mon hôtel, lorsque, sur le quai de Chiatamone, au clair des étoiles, j'aperçus deux pauvres enfants du peuple endormis sur la pierre.

Emu de pitié, je les réveillai en leur tendant plusieurs pièces blanches.

Tenez, enfants, prenez cela, et retournez chez votre mère.

—Nous n'avons plus de mère, répondit le plus grand d'une voix brisée.

—Alors retournez chez votre père.

—Notre père a rejoint notre mère chez le bon Dieu!

—Pauvres petits! Etes-vous donc sans parents et seuls au monde?

—Oui, seuls au monde! murmura le plus jeune avec une poignante angoisse.

—Comment vivez-vous?

—Nous balayons les rues, et l'on nous donne cinq sous par jour. Quand mon frère Paolo sera plus grand, nous gagnerons dix sous par jour.

Le nom de Paolo me fit tressaillir.

—Et toi, quel est ton nom? demandai-je avec une inexplicable anxiété.

—Piéto, signor.

—Seriez-vous Piéto et Paolo Vacca? m'écriai-je au comble de l'émotion.

—Oui, monsieur... Mais comment savez-vous notre nom de famille? demandèrent en même temps les enfants avec surprise.

—Gennaro Vacca, le pêcheur de Sorrente, m'a sauvé la vie, il y a six ans, lorsque j'ai pu périr dans les flots, et c'est Dieu qui m'envoie à mon tour pour sauver ses chers petits.

—Quoi! vous êtes le signor français qui nous choyait avec tant de bonté?

—Oui, mes enfants, oui! répondis-je avec une joie débordante. Venez, suivez-moi, et chemin faisant, racontez-moi la fin de votre vaillant père.

Je sus bien vite que Gennaro Vacca était mort, quatre ans après mon départ de Naples, en voulant sauver des pêcheurs qui se noyaient et comme, de peur des larrons, il portait son pécule dans une ceinture qui ne le quittait pas, mon riche présent avait sombré avec lui, et les "deux petits" avaient depuis lors traîné une affreuse vie de misère. Ils m'affirmèrent que leur père n'avait jamais reçu de lettre de moi, peut-être avais-je mal mis l'adresse, et que parfois même il disait, non sans amertume :

—Tous oublieux, ces Français!...

Ce que je fis, vous l'eussiez tous fait comme moi. Après un bon repas à l'hôtel, et une bonne nuit de repos, je menai Piéto et Paolo chez un tailleur qui les habilla tout à neuf; puis, je les conduisis dans un pensionnat où ils achevèrent en ce moment leur éducation. Ce sont deux braves petits cœurs comme leur père, et je bénis Dieu tous les jours de m'avoir mis à même de prouver aux enfants de Gennaro et de Mariola qu'un bienfait n'est jamais perdu.

OSCAR DE POLI.